

XYZ. La revue de la nouvelle

Andantino. L'enfant à la bulle

Élisabeth Vonarburg



Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vonarburg, É. (2012). Andantino. L'enfant à la bulle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 10–11.

Andantino. L'enfant à la bulle

Élisabeth Vonarburg

IL ÉTAIT UNE FOIS une enfant qui s'était fait pousser une bulle. La bulle était apparue peu à peu, avec le temps, pellicule presque invisible, quand Maman ne pouvait pas être là, quand Papa faisait la grosse voix, par les après-midi de pluie à dessiner toute seule dans le salon, par les jours d'été à entendre les autres jouer dans la rue. Au moment d'entrer à la petite école, la bulle, bien que toujours invisible, avait la consistance du caoutchouc et l'enfant rebondissait d'un coin à l'autre de la grande cour, sur la marelle qu'on abandonnait dès qu'elle voulait y jouer, dans les flaques d'eau loin des rondes auxquelles on ne l'invitait pas, tout au bout du couloir sur le dernier lit de camp, près du mur, qu'on lui avait laissé le jour de la rentrée, lorsqu'était venue l'heure de la sieste.

La bulle avait peu à peu perdu sa forme ronde. Le monde pesait trop lourd, serrait trop fort : elle s'était aplatie de tous les côtés. C'était maintenant une boîte invisible, que l'enfant devenue grande promenait sur des roulettes invisibles. Contre le monde, elle en avait renforcé l'armature par des bandes d'acier, deux d'abord, qui se croisaient à angle droit, et ensuite, chaque année, elle avait ajouté deux autres bandes. La boîte ressemblait maintenant à un panier de fer, tressé bien serré. À l'intérieur, c'était splendide : elle avait décoré sa boîte avec amour — des images, de la musique, des mots. Elle y vivait des heures magiques, sans contradiction, sans contraintes. Finalement, c'était bien plus grand dedans que dehors, avec tous ces mots, toutes ces images, toute cette musique : inutile de sortir de là. Et pas question de laisser entrer quiconque — ils ne comprendraient pas, ils riraient, ils prendraient toute la place, ils démoliraient tout. D'ailleurs, il n'y avait pas de portes ni de fenêtres. Rien qu'un périscope qu'elle laissait percer de temps à autre entre deux bandes métalliques, pour voir où en était le monde — car elle était

À mesure que le temps filait, cependant, et que l'enfant grandissait, elle avait de plus en plus de mal à respirer. La boîte était trop étanche, l'air s'y raréfiait. Il fallait aviser. Avec circonspection, elle décida de ménager quelques trous autour du périscope. Elle avait craint une invasion, mais personne ne parut s'en rendre compte. Constatant qu'il lui fallait toujours davantage d'air, elle agrandit ces trous, petit à petit. Un jour, un des trous fut assez grand pour laisser passer sa tête. Parce que le ciel était particulièrement bleu ce jour-là, elle décida de ne pas se servir du périscope et d'observer le monde directement.

C'était assez intéressant, dehors. Ça changeait plus vite que dedans, et puis il y avait des surprises. Elle y prit goût. Des gens déambulaient alentour et, une fois l'incertitude passée — car la boîte, finit-elle par comprendre, avait un aspect formidable, vue de l'extérieur —, quelques-uns souriaient. Certains, même, venaient examiner la boîte. Ils n'avaient pas l'air de trop se soucier de ses angles pointus ni de la dureté tranchante des bandes métalliques : la plupart s'arrangeaient pour se tenir à bonne distance et ne pas s'y frotter. Déconcertée, elle examinait leur peau sans défense, leur visage nu, et elle se demandait comment ils parvenaient à survivre — et quel effet ça faisait de toucher quelqu'un d'autre que soi. Une pensée qu'elle repoussait aussitôt : car si elle les touchait, ils la toucheraient aussi. Et cela, il n'en était pas question.

Vint un moment où, la curiosité étant devenue trop forte, elle envisagea de sortir de sa boîte. Oh, pas longtemps ! Elle ne toucherait personne, personne n'aurait le temps de la toucher. Elle découpa une porte dans une des cloisons — une porte qu'elle renforça avec des panneaux bien solides, et des serrures de haut en bas. Et, ayant pu voir sa boîte de l'extérieur pendant sa brève excursion, elle décida d'ouvrir aussi une fenêtre, question d'esthétique. Puis une autre — question de symétrie. Avec des volets intérieurs, bien sûr, et qui se verrouillaient. Une fois les travaux achevés, elle resta là, hésitant à sortir.

Et un jour, quelqu'un frappa à la porte.